

DANIEL DE MONTPLAISIR

# LAMARTINE

*Un poète en politique*

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-3837-0

« Ce bel ange finit-il ses jours avec le démon du désespoir ?  
Non pas. Quand tout lui versait l'amertume,  
son âme gardait un arrière-goût invincible de douceur. »

MAURICE BARRÈS,  
*Les Maîtres*, 1927

« Ma mère, en marche vers le sacre de ses cent ans,  
me dit que dans sa jeunesse, elle adorait les poèmes de Lamartine.  
Quand elle prononce ce nom, "Lamartine",  
elle a ses yeux en cascade de seize ans. »

CHRISTIAN BOBIN,  
*Un assassin blanc comme neige*, 2011

« Lamartine n'était au fond qu'une sorte  
d'Elvis Presley, il avait la capacité  
par son lyrisme de faire craquer les gonzesses. »

MICHEL HOUELLEBECQ,  
*Sérotonine*, 2019



## PROLOGUE

Peu à peu, le flot grossit. À mesure que le convoi s'éloigne de Paris et s'approche de Mâcon, une foule de plus en plus dense, informée par les journaux locaux mais surtout par le bouche-à-oreille, se presse le long des quais de chacune des villes et de chacun des villages qui jalonnent la voie ferrée à partir de Dijon. Ayant traversé Chalon-sur-Saône, le train ralentit pour ne pas risquer de renverser ceux qui se hasardent devant ses roues. Après Tournus, il avance au pas, comprimé sur ses flancs par deux files continues, tel plus tard qu'un peloton du tour de France : paysans, artisans, bourgeois, petits propriétaires, gentilshommes ruraux et prêtres des campagnes, indistinctement associés dans le même deuil, venus se recueillir et prier autour de la voiture funéraire, chaque fois retardant son redémarrage dans la nuit. Le convoi, qui a quitté la gare de Lyon le 3 mars 1869 dans l'après-midi, aura ainsi mis plus de douze heures pour franchir les 400 kilomètres du parcours.

Celui que l'on considéra jadis comme le plus grand poète français de tous les temps, puis comme l'un des tout premiers, puis comme un versificateur parmi d'autres, enfin comme un écrivain suranné, doublé d'un homme politique depuis longtemps rejeté, vient de mourir. Il s'est éteint quatre jours auparavant, dans un petit chalet de Passy que lui prêtait la ville de Paris. Il avait un peu plus de soixante-dix-huit ans et n'appartenait plus qu'au monde de l'oubli.

Non sans amertume, ses proches ont déploré « l'indifférence publique » et « le honteux silence de la jeunesse française » au milieu desquels son cercueil, le surlendemain, traversa, « presque solitaire »<sup>1</sup>, la capitale, seulement accompagné par ses deux derniers amis, le poète

et historien Louis de Ronchaud et son ancien compagnon de voyage, Charles de Chamborant.

Pourtant, l'empereur Napoléon III, ayant toujours gardé en haute estime son rival malheureux dans la conquête du pouvoir, avait aussitôt proposé des obsèques nationales. Mais il était trop tard. Le seul hommage que le défunt jugeât digne de lui et de son destin l'attendait là-bas, dans la terre natale où il souhaitait reposer après une inhumation discrète, seulement entouré des siens, loin des honneurs publics auxquels il ne croyait plus depuis vingt ans :

« Je demande à ne pas dormir sous l'herbe sordide du Père-Lachaise, piétinée par une cohue de déclamateurs funéraires [...]. Que le diable emporte leurs funérailles officielles [...]. Couchons-nous auprès d'un arbre, s'il nous reste un arbre sur cette terre. »

Aussi bien sa nièce et héritière Valentine déclina-t-elle l'offre et organisa-t-elle discrètement le transfert du corps à Mâcon puis dans la chapelle du petit village de Saint-Point.

Voilà plus de vingt ans que le chantre de Milly ne faisait plus guère rêver les salons, ne lançait plus de diatribes hautaines et avait cessé d'inquiéter les lieux du pouvoir. Ses derniers écrits, publiés à plume forcée sous l'impérieuse nécessité de joindre les deux bouts, ne rencontraient désormais qu'un public chancelant. Seul, ou presque, le peuple de Bourgogne lui était resté fidèle. Dans les écoles villageoises, on apprenait toujours *Le Lac*, *Le Vallon*, *L'Automne*, des extraits de *Jocelyn*, de *Milly ou la Terre natale*, de *La Vigne et la Maison*... De ces poèmes, à la fois touchants et solennels, deux qualités si rarement associées, on disait encore qu'ils frappaient le cœur à la porte de l'âme, les maîtres précisant fièrement à leurs élèves que l'auteur de cette somme de 60 000 vers, dont plus de la moitié en alexandrins, sans presque jamais employer d'autres mots que ceux de tous les jours, était né et avait vécu près de chez eux, au milieu des leurs, et qu'il revenait souvent les visiter.

L'ancienne cathédrale Saint-Vincent s'avère trop petite pour accueillir les 5 000 personnes venues s'incliner devant le cercueil porté par des ouvriers typographes – il avait tant fait pour la presse – et assister à la messe basse dite au petit matin du 4 mars par François de Marguerie,

évêque d'Autun, Chalon et Mâcon. Une heure plus tard, une double haie se forme sur le chemin enneigé, ininterrompue le long de la vingtaine de kilomètres qui sépare la vieille cité bourguignonne du château du poète. Toutes les cloches sonnent le glas. Les fermes et les maisons des hameaux et villages voisins – Charnay, Lévigny, Chevagny, Montagny, Prissé-Monceau, Saint-Sorlin (aujourd'hui La Roche-Vineuse), Bussièrès, Pierreclos, Milly... – se sont vidées de leurs occupants. Vêtus de leurs tenues du dimanche, hommes, femmes, vieillards et enfants se sont alignés comme pour une procession. Chapeau bas et mains jointes, ils accompagnent le corbillard rustique jusqu'à la limite du territoire communal, curé en tête répandant de l'eau bénite et chuchotant des psaumes. La paroisse suivante prend le relais dans le même ordonnancement de deuil. « Partout, on retrouvait un souvenir, une scène, une poésie, une vertu : "Cette terre était pleine de lui"<sup>2</sup>. » On remarque aussi deux représentants de la république d'Haïti – dont Thomas Madiou, auteur d'une histoire de son pays qui fera longtemps autorité – venus se mêler aux humbles Bourguignons pour rendre hommage à celui qui œuvra pour la dignité de leur peuple.

Tandis que la neige a cessé de tomber et qu'un vif soleil en fait miroiter la blancheur – une légende locale voudra que ce fût juste après le passage de la cordée mortuaire, comme un signe du ciel –, des voix tirées de l'anonymat osent rompre, probablement pour l'unique fois de leur vie, le silence qui sied à des funérailles : « C'est moi, monsieur le comte, moi le Benoît (ou "le Claude", ou "le Firmin") qui vient vous dire adieu ! » Ce seront là les seuls discours. Aucun des rares académiciens et hommes de lettres ayant fait le déplacement – Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Victor de Laprade, Émile Ollivier, Jules Sandeau – n'aurait osé s'exprimer après celui qui disait : « Dieu seul doit parler sur une tombe. »

Victor Hugo, retenu par son exil à Guernesey, écrivit le lendemain à Valentine : « Lamartine nous semble mort, il ne l'est pas. Il n'a pas cessé de rayonner : dans la littérature, où il est esprit, dans la grande Vie inconnue, où il est étoile. » Et dans *Pierres*, quelques jours plus tard : « Lamartine est mort. C'était le plus grand des Racine, sans excepter Racine. »

Seize ans plus tard, les obsèques du même Victor Hugo donneront lieu à une explosion de ferveur populaire et à une manifestation

nationale sans précédente ni suivante jusqu'à nos jours. Enfonçant encore plus dans l'oubli le souvenir de son devancier.

Après avoir connu pendant trente ans un succès d'abord fulgurant puis soutenu, la poésie de Lamartine s'était peu à peu démodée au tournant du siècle. Fanée, malgré « l'enchantement de ses harmonies<sup>3</sup> » par les nouvelles générations : la suprématie des antithèses de Victor Hugo, l'esthétisme du Parnasse, avec Leconte de Lisle et Heredia, les accents révolutionnaires du *spleen* de Baudelaire, les errances sulfureuses de Verlaine et de Rimbaud – qui disait de Lamartine : « Quelquefois voyant mais étranglé par la forme vieille » –, l'hermétisme bourgeois de Mallarmé, enfin les fulgurances d'Apollinaire. Et, sur le versant de la prose, le purisme de Gustave Flaubert, longtemps modèle fourni aux élèves des écoles normales supérieures. Lisant *Graziella* en 1852, celui-ci déclarait à sa maîtresse, Louise Colet : « L'homme qui adopte de pareilles tournures a l'oreille fausse. Ce n'est pas un écrivain<sup>4</sup>. » Des romantiques, seuls Hugo et Musset parvenaient alors à surnager et l'auteur des *Méditations* avait d'ailleurs toujours récusé son appartenance au romantisme, comme à tout mouvement littéraire.

Son œuvre refit surface après la Première Guerre mondiale, comme si ses harmonies convenaient au deuil et au désir de paix, comme si elles pouvaient aussi faire bon ménage avec les charmes lumineux de Paul Valéry.

L'examen des principales anthologies publiées depuis lors montre que sa poésie connut encore des hauts et des bas dans la société des lettres. La première qui fit autorité, celle de George Walch, parue l'année même de l'armistice et préfacée par Sully Prudhomme, considère comme déterminante l'influence de Lamartine, « d'une portée si longue que, durant tout le siècle, les vers lyriques ont gardé comme un écho de l'harmonie des siens ». Publiée en 1925 pour répondre aux instructions officielles, celle d'Édouard Maynial servit de référence jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Lamartine y figure en tête, avec les plus fameux de ses vers, qualifiés de « poésie même que le siècle attendait », d'« écho profond, réel et sincère des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses et touchantes impressions de l'âme ».

Le ton change brutalement en 1941 sous la plume de Kléber Haedens, dans un pays vaincu tenté de brûler les arts qu'il a adorés. L'essayiste



maurassien n'y va pas de main morte : « Lamartine et Vigny ne devaient pas sourire tous les jours [...]. Les grands romantiques, ces faces de carême, sont les héros les plus ennuyeux de notre littérature. » Cinq ans plus tard, la Libération venue, André Gide enfonce le clou : s'il salue « les départs prestigieux » des poèmes de Lamartine, il déplore le fait que cet « essor atteint aussitôt son plafond ; hauteur où il plane inlassablement, sans sursauts, sans nouveaux coups d'aile [...] quelque peu fastidieux ». Puis le surréalisme et ses complexes avatars, de Paul Éluard jusqu'à René Char, André Breton et Louis Aragon, démonétisent complètement « les vieilles bobines » du romantisme et de ses héritages. Dans l'anthologie qu'il publie en 1961, Georges Pompidou écrit de Lamartine : « Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas à la mode », puis ressasse la vieille idée selon laquelle il aurait pris, voire usurpé, la place d'André Chénier, guillotiné en 1794, à trente et un ans. Reconnaisant toutefois qu'il « a ramené la poésie en France et a été l'initiateur du siècle lyrique le plus riche de notre histoire ».

Encore dix ans et Pierre Seghers ne consacre à l'auteur de *Jocelyn*, dans *Le Livre d'or de la poésie française*, que huit lignes en petits caractères : « Gentilhomme campagnard torrentueux, prodigieux orateur, poète musicien, la poésie française lui doit quelques-uns de ses plus nobles et mélancoliques accents », laissant entendre qu'ils sont cependant assez rares. Même le très prudent et très scolaire manuel de Lagarde et Michard, paru immédiatement après la réforme de l'Éducation nationale de 1968, s'il ne peut nier que les *Méditations* représentent « le premier recueil lyrique du romantisme » et que celui-ci a produit « l'effet d'une révolution en poésie », observe néanmoins que « le lecteur moderne est souvent agacé par les périphrases, les allusions mythologiques, l'abus des exclamations, des interrogations et des prosopopées ».

De sorte que, si dans l'entre-deux-guerres, les ouvrages consacrés à Lamartine se sont multipliés – on en compte près d'une soixantaine –, aucune étude d'ampleur le concernant n'apparaît durant le quart de siècle qui sépare la fin de la Seconde Guerre mondiale du centenaire de sa mort. Il faut attendre 1969 pour que Maurice Toesca publie *Lamartine ou l'Amour de la vie*, et 1975 pour que, dans une nouvelle anthologie de la poésie française, Claude Bonnefoy évoque « plus qu'un

frisson nouveau : une rupture de la continuité poétique » avec la parution des *Méditations*.

Or, voilà qu'au cours de cette même année, François Mitterrand, dans *La Paille et le Grain*, lâche cet aveu : « Ma tendresse pour Lamartine a résisté à tout. » Provoquant l'étonnement de Bernard Pivot sur le plateau de l'émission télévisée *Apostrophes*. Six ans plus tard, alors que, devenu président de la République, il s'isole lors d'un moment de tension au sommet international de Cancún, son conseiller Jacques Attali le trouve en train de relire quelques pages de Lamartine. Il caresse aussi l'idée de transférer les cendres du poète au Panthéon. Les Mâconnais s'y opposent avec succès : comment imaginer la dépouille du seigneur de Saint-Point séparée du sol qu'il avait tant aimé ?

Mais il n'en fallut pas plus pour que le phénomène de cour républicaine réhabilitât l'image de l'écrivain : « Nouveau héros de la destinée humaine, le poète soutient l'effusion lyrique en élargissant l'expansion de l'âme dans une perspective cosmique » écrit, presque halluciné, Jean Orizet en 2007<sup>5</sup>.

Si Lamartine, historien trop approximatif et romancier trop larmoyant, demeure souvent à la traîne, on redécouvre en revanche, après le poète incandescent, le flamboyant homme politique, longtemps enfermé dans le souvenir de son cinglant échec de 1848. On se remémore soudain que, député de Mâcon puis chef du gouvernement provisoire de la République, il a agité un grand nombre d'idées souvent visionnaires, milité contre la peine de mort, plaidé pour l'abolition de l'esclavage, défendu la liberté de la presse, préconisé le suffrage universel, favorisé la concorde européenne, œuvré pour la protection des travailleurs les plus modestes et incité à une réduction des inégalités de fortune. Il a également su dissuader l'Europe de venir briser par les armes la jeune République française, sauvé le drapeau tricolore d'une émeute incontrôlable, initié les premières entreprises publiques industrielles, perçu très tôt l'importance des médias, et pressenti la catastrophe de 1870.

C'est sans doute pourquoi, bien qu'alors poète démodé, il fut régulièrement honoré par des pouvoirs publics soucieux de célébrer « le fondateur de la République », cependant de façon toujours très discrète.

Trois de ses œuvres inspirèrent aussi quelques créations cinématographiques. *Jocelyn*, publié en 1836, fut porté deux fois à l'écran,

en 1922, par Léon Poirier, et en 1933 par Pierre Guerlais. *Graziella*, paru en 1849, donna lieu à trois films, un muet d'une vingtaine de minutes réalisée en 1912 par Léonce Perret, un long-métrage de Marcel Vandal en 1926, enfin celui du réalisateur italien Giorgio Bianchi en 1955, avec Jean-Pierre Mocky dans le rôle de Lamartine... Trois ans auparavant, *Qui est sans péché ?* de l'Italien Rafaello Matarazzo avait proposé une adaptation du roman *Geneviève, histoire d'une servante*. On doit aussi signaler le seul film consacré au poète lui-même, *Sur les chemins de Lamartine*, de Jean Tedesco, passé presque inaperçu dans la France occupée de 1941.

Depuis lors, sans être véritablement redevenu à la mode, Lamartine a quitté le purgatoire. En 1998, Gérard Unger lui consacra une nouvelle étude solidement documentée mais principalement orientée sur sa vie politique. En 2005, le professeur et poète Aurélie Loiseleur, dans *L'Harmonie selon Lamartine. Utopie d'un lieu commun*, restituait de façon magistrale sa pleine dimension et toute sa portée à la poésie lamartinienne. Puis, en 2012, la spécialiste de l'éloquence politique, le professeur Dominique Dupart, complétait brillamment le trait avec *Le Lyrisme démocratique ou la Naissance de l'éloquence romantique chez Lamartine*.

On n'a désormais plus honte de le citer. Même des romanciers aussi « postmodernes » que Frédéric Beigbeder ou Michel Houellebecq osent mentionner ses œuvres<sup>6</sup>. En 2018, l'Assemblée des départements de France a créé un prix Lamartine récompensant chaque année un auteur contribuant au rayonnement des départements, car l'ancien président du conseil départemental de Saône-et-Loire est, de tous les grands écrivains français, celui qui est resté le plus fidèle à la terre de ses origines. En 2019, ce qui n'était pas arrivé depuis l'instauration de l'examen cinquante ans plus tôt, l'un de ses poèmes les plus marquants, *L'Isolement*, figurait parmi les sujets du baccalauréat de français.

Pourtant, aucun des nombreux ouvrages qui lui furent consacrés n'a été réédité. De sorte que, tout récemment, un professeur de littérature américain s'étonnait de ne pas trouver en librairie de biographie générale de celui qui, outre-Atlantique, conserve la réputation de l'un des plus grands artistes de la langue française et de l'un de ses hommes d'État les plus éminents. En 2018, commémorant les 170 ans de l'abolition définitive de l'esclavage, le président de la République

française ne fit aucune mention<sup>7</sup> de son rôle pourtant primordial dans la promulgation du décret du 27 avril 1848 : « éternel oublié » ?

L'homme a encerclé sa vie, privée comme publique, de même que son œuvre littéraire et politique, d'une abondance de commentaires, mémoires, confidences, récits de voyages et réflexions ultérieures qu'on ne peut exploiter qu'avec d'infinies précautions eu égard à sa tendance chronique à réviser la réalité, souvent bien des années après les faits. Ce « décalage lamartinien », parfois de plus de trente ans, s'applique aussi bien aux parties poétiques et romanesques de son œuvre qu'à ses écrits politiques. Retrouver les traces de la réalité impose donc de corriger ses publications par deux types principaux de sources : d'une part sa correspondance, plusieurs fois rassemblée, d'abord par ses proches ou par des témoins, puis, d'une façon plus objective, par des lamartiniens rigoureux, notamment ses échanges avec Aymon de Virieu, son principal confident de 1808 à 1841, d'autre part les nombreuses études qui lui ont été consacrées, souvent nourries d'enquêtes approfondies menées par des chercheurs dont l'admiration pour le personnage n'a pas entaché la rigueur du travail.

Chez le gentilhomme bourgeois échappé à sa condition première, la politique et la poésie constituaient les deux versants d'un même appétit de survie au milieu des deuils, de sursaut entre deux naufrages, nourrissant une vision poétique de la politique et une conception politique de la poésie. Très tôt frappé par la misère de la destinée humaine, il aura voué son existence à tenter de s'en affranchir et, plus encore, d'en affranchir son prochain, parent, ami, voisin ou peuple. En proie à un profond et permanent désespoir, jeté d'emblée à la tête de ses lecteurs, – la septième des *Méditations poétiques* s'intitule déjà *Le Désespoir* –, il n'aura cessé de lui échapper dans l'action et de lui être constamment infidèle, comme un amoureux éternellement insatisfait. Si bien qu'au fronton de la chapelle funéraire qui abrite sa tombe, adossée au parc du château de Saint-Point, où reposaient déjà sa mère, son épouse, sa belle-mère, son fils et sa fille, il a voulu qu'on gravât « *Speravit anima mea* » (« Mon âme a espéré »). En trois mots, toute la vie de Lamartine, qui se décompose aussi en trois temps : l'attente, la gloire, la peine.

Première partie

L'ATTENTE  
(1790-1820)

« Je m'attarde aux détails familiers, mais rien  
n'est indifférent de ce qui concerne un tel homme. »

HENRI DE LACRETELLE,  
*Lamartine et ses amis*, 1872



De 1790 à 1820, Alphonse de Lamartine attend : de grandir, comme tout enfant de cette époque où les premières années sont regardées comme une simple antichambre de la vie d'adulte ; et donc, très vite, d'entrer dans une carrière, qui tarde longtemps à se dessiner ; d'aimer durablement après de nombreuses aventures sans lendemain ou sans espérance ; enfin, de transformer ses multiples essais d'écriture en œuvre offrant une perspective à sa plume. Cela dure près de trente ans, ce qui est beaucoup dans un temps où la vie active consomme rapidement la jeunesse des hommes, à l'armée ou au travail, comme celle des femmes, vite mariées et vite mères. L'existence d'Alphonse de Lamartine traîne en longueur, entre oisiveté, divertissements plus ou moins douteux, fréquentes maladies – du corps et de l'esprit –, aspirations à se faire une situation sans s'en donner vraiment les moyens, dépenses inconsidérées et dettes consécutives qui désespèrent sa famille. Sous l'œil ombrageux d'un oncle chef de tribu, l'attention discontinue d'un père rugueux mais bienveillant et l'indulgence presque illimitée d'une mère aussi pieuse que généreuse, il étudie (assez peu), il joue (beaucoup trop), il courtise (à tous vents), il rêve (de plus en plus), il voyage (autant que possible) et il ambitionne d'écrire (sans encore trouver le bon filon). Unique fils et héritier des siens, il aurait pu aspirer à mener la vie nonchalante, un brin érudite, un brin libertine, d'un petit seigneur rural à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les conditions n'en sont plus réunies : la fortune familiale s'avère un peu trop étroite et, surtout, la Révolution, la Terreur et l'Empire ont fait voler en éclats les repères de l'ancienne société. Même la Restauration advenue, un jeune noble ne peut plus mener après 1814 le même genre de vie qu'avant

1789, non seulement sur le plan matériel, mais aussi sur celui des idées et des relations sociales. De surcroît, Alphonse pressent très tôt que quelque chose de grand, bien qu'indéfini, l'attend à un moment donné. Ses amis pensent de même.

Jeune homme encore dépourvu de renommée, que n'éclairent ni un grand nom ni de grands actes, reconstituer les années de « Lamartine avant Lamartine » passe par le crible de sources incertaines et le plus souvent anachroniques.

Le premier biographe du poète qui s'attacha à retrouver la réalité, Charles de Pomairols, en 1883, parvint à opérer un tri relativement précis en combinant les analyses de ses différents ouvrages de mémoire – *Commentaires* des poésies, préfaces de recueils, *Confidences* et *Nouvelles Confidences*, *Souvenirs et portraits*, *Cours familial de littérature*, *Mémoires inédits* (parfois appelés *Mémoires de jeunesse*) – puis en les confrontant aux autres sources que constituent principalement sa *Correspondance*, *Le Manuscrit de ma mère* et les témoignages de contemporains ou d'amis, tels que Charles Alexandre, qui fut son secrétaire dans le dernier tiers de sa vie, de Jean-Marie Dargaud à qui Lamartine parla souvent de sa jeunesse, ou de son voisin Henri de Lacretelle, et de quelques autres. Il fallut cependant attendre encore plus de cinquante ans avant de pouvoir compléter ce travail par l'examen du journal que tint la mère d'Alphonse de 1801 à 1829, mais dont ce dernier avait censuré des passages. Après quoi, les lamartiniens des années 1930 à 1970, au premier rang desquels se placent Henri Guillemin, le baron Roger de Nanteuil, Émile Magnien et Michel Domange, approfondirent les relations alors tissées entre la vie du jeune homme et ses futures créations littéraires. Inspirant au marquis Albert de Luppé les termes « nuit préparatoire » pour qualifier les trois premières décennies du passage sur terre d'Alphonse de Lamartine. Qui s'ouvrent au cœur de la période la plus turbulente de l'histoire de France, rai de lumière pour les uns, plongée dans les ténèbres pour d'autres.



## Un berceau sous la Terreur

« *Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit* »

« Je suis né en pleine Révolution française, temps de passion, de folie, de fureur des partis. Mes plus anciens souvenirs me reportent à un père emprisonné, à une mère captive dans sa maison solitaire, sous la garde de l'armée révolutionnaire ; aux chants de *La Marseillaise*, et du *Ça ira* dans les rues, répondant aux angoisses des familles ; aux coups sourds de l'instrument du supplice sur nos places publiques ; à la marche des soldats effarés sur nos routes<sup>1</sup>. »

Tels furent en effet le climat et l'environnement qui, n'épargnant pas plus la Bourgogne que les autres régions de France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, présidèrent à la naissance et aux premières années d'Alphonse de Lamartine, ce dont il fut durablement marqué.

Les racines de sa famille paternelle plongent depuis le XVI<sup>e</sup> siècle dans cette terre qui va de Cluny à Mâcon et qui forme, entre monts du Charolais et monts du Beaujolais, la pointe nord-est du Massif central. Son patronyme, originellement orthographié Alamartine, ne traduit aucunement une quelconque ascendance orientale et musulmane, comme il se plaira plus tard à le rêver en jouant sur le nom d'Allah, mais plus prosaïquement l'usage rural d'identifier les enfants en les raccrochant au prénom de leur mère : ainsi du fils « à la Martine ».

Son plus ancien ancêtre repéré, Benoît Jean, était tanneur-cordonnier à Cluny vers 1550. Les descendants de celui-ci devinrent commerçants dans la même ville, certains adoptèrent la religion protestante ; d'autres exercèrent des fonctions auprès des moines de l'une des plus grandes abbayes de la chrétienté, fondée en 910, jusqu'à permettre à Étienne

Alamartine d'acheter, en 1651, une charge de secrétaire du roi, lui conférant un automatique anoblissement et le droit à un blason, « de gueule à deux fasces d'or, chargée en cœur d'un trèfle de même ». La « savonnette à vilains » permit en outre de transformer le nom en « de La Martine » puis en « de Lamartine », selon l'habitude du temps d'intégrer la particule à la prononciation des patronymes. Incertaine et à géométrie variable, la noblesse familiale d'Alphonse ne suscitera jamais chez lui de désir de reconnaissance particulière, ni même de recherches approfondies sur ses ancêtres. Ce que fit néanmoins pour lui le fils de l'un de ses amis, Pierre de Lacretelle, en 1911.

On apprend ainsi que le poète descend du fils cadet d'Étienne, Jean-Baptiste, né en 1640. Celui-ci épousa en 1662 Françoise Albert, qui lui transmet par héritage la propriété de Monceau. Juriste, conseiller au baillage de Mâcon (équivalent sous l'Ancien Régime de nos tribunaux de grande instance), il acquit en 1705 une terre à Milly, fit construire la maison devenue emblématique et mourut deux ans plus tard. Son fils aîné, Philippe-Étienne, né en 1665, fut le premier à embrasser la carrière des armes, dans laquelle le suivirent son fils puis son petit-fils, Louis-François, né en 1711 et grand-père d'Alphonse. Capitaine d'infanterie en 1733, il participa à la guerre de Sept Ans, se distingua à Fontenoy, en retira la croix de Saint-Louis et retourna sur ses terres en 1748, y rapportant, selon son futur petit-fils, « les habitudes d'élégance, de splendeur et de plaisirs contractées à la Cour et dans les garnisons<sup>2</sup> ». L'année suivante, il épousa, à Mâcon, Jeanne-Eugénie Dronier, qui lui apporta en dot la « seigneurie » de Pratz, dans le Jura, la terre et le château de Montculot, à Urcy, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Dijon, ainsi que plusieurs dizaines d'hectares de vignoble dans le Mâconnais.

Trois garçons et trois filles naquirent de leur union : selon l'usage, l'aîné, François-Louis, venu au monde en 1750, devait recueillir à la mort de son père la totalité de ses domaines, tandis que le cadet, Jean-Baptiste, entrerait dans les ordres et que le benjamin, Pierre, dit le chevalier de Pratz, ou encore de Lamartine, devait n'épouser que l'armée.

Des trois sœurs, Charlotte, née en 1753, Sophie, née en 1755, et Suzanne, née en 1756, aucune ne se marierait ni n'aurait d'enfants. Dotées par leur père, elles portèrent les noms de leurs propriétés respectives : Mme de La Tour Mailly, Mme de Monceau et Mme du Villars.

Ce qui condamnait Pierre, la retraite venue, à

« végéter dans quelque vieux château de son frère aîné, surveiller le jardin, dresser les chevaux, jouer avec les enfants, aimé mais négligé de tout le monde, et achever ainsi sa vie, inaperçu, sans bien, sans femme, sans postérité, jusqu'à ce que les infirmités et la maladie le reléguassent dans la chambre nue où pendaient au mur son casque et sa vieille épée, et qu'on dît un jour dans le château : le chevalier est mort<sup>3</sup> ».

Il s'y résigna néanmoins, obtenant un brevet de sous-lieutenant en 1769. Dix ans plus tard, le voilà capitaine, tandis que son frère aîné renonçait à se marier, soit par désintérêt pour le sexe féminin, soit par dépit de ne pouvoir s'unir avec une jeune femme issue d'une famille qui, on ne sait pourquoi, déplaisait à ses parents, explication privilégiée par son neveu<sup>4</sup>, d'autant mieux que soixante-dix-sept ans de solide vie démentiraient sa prétendue santé chancelante. Comme Jean-Baptiste entendait demeurer fidèle à l'état ecclésiastique, la lignée risquait de s'éteindre, sauf à marier Pierre. Après, semble-t-il, d'intenses débats familiaux, on s'y résolut. Devenu seul héritier de ses deux frères, il pouvait ambitionner une riche et prestigieuse union.

Il s'y apprêtait d'autant plus volontiers qu'il était tombé amoureux. Visitant sa troisième sœur, pensionnaire chez les chanoinesses de Saint-Martin-de-Salles, près de Villefranche-sur-Saône, il y avait apprécié le charme d'une condisciple et amie de celle-ci, Alix Desroys, bientôt orthographié « des Roys ». « Dans ces couvents mondains, si caractéristiques de l'Ancien Régime<sup>5</sup> », on ne bannissait pas toute forme de vie sociale. Si certaines pensionnaires envisageaient de prononcer des vœux définitifs, d'autres attendaient le prince charmant et bénéficiaient pour cela de la relative sollicitude des chanoinesses. Elles pouvaient aussi séjourner régulièrement dans leurs familles. Les visites masculines au chapitre noble (couvent ne recevant que des jeunes filles de la noblesse) se limitaient certes à celles des pères et des frères mais, précisément, ces derniers trouvaient là un vivier de fiancées recommandables.

Françoise-Alix des Roys, née le 8 novembre 1766 à Lyon, et donc plus jeune que Pierre d'une quinzaine d'années, avait pour père Jean-Louis des Roys, intendant des domaines du duc d'Orléans (le futur Philippe-Égalité), et pour mère Marie-Marguerite Gravault, sous-gouvernante

des enfants de ce dernier. Ce qui constituait d'excellentes positions, très proches de la famille royale. Petite fille, Alix fut ainsi la compagne de jeux du futur roi Louis-Philippe et son éducation longtemps demeurée sous le regard de la puissante gouvernante des princes d'Orléans, Félicité de Genlis.

De ses années passées au couvent, il nous reste deux portraits : une miniature représentant la jeune fille à l'âge de dix-neuf ans, revêtue de l'austère tenue des chanoinesses ; et un poème du chevalier de Bonnard, poète attitré de la Maison d'Orléans, écrit pour célébrer ses quinze ans. De la première, son fils tirera plus tard une touchante description et en fera le couvercle d'une petite boîte d'argent : « De beaux bras blancs sortant, à la hauteur du coude, des manches étroites d'une robe noire [...]. Sa figure, toute jeune et toute naïve, brille seule au milieu de ces couleurs sombres<sup>6</sup>. » Le poème décrit pour sa part un caractère enjoué, spirituel et désireux de plaire.

En revanche, sa dot, compte tenu de ses nombreux frères et sœurs, semblait trop mince. C'est alors que Marie-Suzanne concocta pour son frère un romanesque épisode : Alix et sa mère, voyageant de Paris à Lyon en octobre 1789, subirent un opportun petit accident de voiture à hauteur de Mâcon, les contraignant à faire halte dans cette ville. Quel heureux hasard ! Alix y comptait justement une amie dévouée qui n'eut aucun mal à persuader ses parents d'offrir l'hospitalité aux deux victimes du mauvais état de la chaussée. La distinction et les bonnes manières de la jeune fille firent le reste. Quelques jours plus tard, Louis-François de Lamartine consentit au mariage de son fils. Dès lors, les choses allèrent très vite : le contrat de mariage fut signé à Lyon le 4 janvier 1790 et l'hymen, célébré trois jours plus tard dans cette même ville, en l'église d'Ainay. Après quoi, le jeune couple vint s'installer dans la plus modeste des propriétés familiales, celle de Milly, petit village situé au nord-est de Mâcon. Seul son usufruit figurait dans la corbeille du marié. Alix apportait de son côté quelques meubles, des bijoux de famille et une somme de 50 000 francs (environ 400 000 euros) mais dont un tiers ne serait libéré qu'à la mort d'un oncle.

Le ménage ne peut compter pour vivre que sur les revenus de la terre, estimés à environ 12 000 francs (un peu moins de 100 000 euros) et forcément aléatoires : cinquante-deux hectares, pour un peu plus d'un tiers plantés de vignes et d'arbres fruitiers, qui nécessitent le concours d'une

dizaine d'ouvriers agricoles, pour le reste s'étendant en bois et pâturages. Le domaine ne possède pas de nom qui le distingue de celui du village. La maison d'habitation, en pierres blanches de Bourgogne, malgré son aspect massif, sa forme presque carrée, ses dimensions modestes et sa vocation initiale de simple pavillon occasionnel pour un maître venu surveiller ses vendanges, ne manque cependant pas d'agrément, comme peuvent le constater les visiteurs d'aujourd'hui. Après avoir franchi, exposée au midi, une grille enchâssée dans un portique de pierres, longé deux communs parallèles en traversant un terre-plein maintenant orné d'un massif ovale mais qu'il faut imaginer, à l'époque, encombré de tonneaux, d'outils agraires et de tombereaux, on atteint un perron sans fioritures, aux cinq marches arrondies et disjointes par le temps et les fardeaux. Il conduit à une double porte de chêne sculpté qu'encadrent deux travées aux volets à persiennes, légèrement décalées vers les angles de la bâtisse. Trois autres fenêtres percent le seul étage et s'abritent sous un toit de tuiles romanes, plutôt plat pour la région et décoré de deux épis de faîtage en zinc servant aussi de girouettes. Une salle à manger, un salon et une chambre à coucher (les deux derniers aujourd'hui réunis en une seule pièce) se succèdent à droite en enfilade et bénéficient chacun de deux expositions. La cuisine, en face de la salle à manger, donne sur la façade d'entrée et les pièces de service sur l'arrière de la maison, où un jardin planté de quelques arbres débouche sur un potager d'un quart d'arpent (un peu moins de 4 000 mètres carrés) et finit en pente douce au bas de la colline du Craz. L'étage de la maison est affecté aux chambres de la famille, qui comptera bientôt sept personnes. Ce qu'on nomme aujourd'hui « surface habitable » dépasse les 400 mètres carrés.

Alix change donc complètement d'univers et de fréquentations, troquant ceux des princes et de leurs hôtels parisiens contre une vie campagnarde et retirée, comportant peu de loisirs et de sorties. Mais la jeune femme semble s'en accommoder si l'on en croit les rares allusions faites à cette époque dans son journal. D'autant mieux qu'elle aime le grand air et les paysages bucoliques et qu'elle prend plaisir à aménager sa demeure, apportant de nombreux livres, des partitions de musique et un clavecin dont elle joue quotidiennement. Revenant sur cette période qu'il n'a pas connue mais qu'il aura à grand cœur d'imaginer, Alphonse écrira dans ses *Confidences*, publiées en 1849, qu'« il y a une noblesse dans toute condition ».

Alix se trouve d'ailleurs rapidement enceinte. Sa grossesse se déroule bien. À l'approche des dernières semaines, le chef de famille estime cependant plus prudent d'installer la future mère, ne serait-ce qu'en raison de la proximité des médecins de la ville, dans une dépendance de l'hôtel particulier qu'il occupe avec son épouse, à Mâcon, 18, rue des Ursulines, en face du couvent du même nom. Une subtile opération immobilière fera détruire la maison natale du poète en 1970...

Celui-ci y voit le jour le 21 octobre 1790, soit neuf mois et vingt et un jours après le mariage de ses parents : un deuxième petit miracle après celui du changement de destin de Pierre qui, selon le schéma familial initial, ne devait pas avoir d'enfants. On baptise le nouveau-né dès le lendemain, avec pour parrain son grand-père paternel – qui, souffrant, se fait représenter par François-Louis – et pour marraine sa grand-mère maternelle, Marguerite des Roys. On lui donne pour prénoms Alphonse-Marie-Louis, Marie en hommage à la « Très Sainte Mère de Dieu », Louis en l'honneur du roi de France. Mais Alphonse ? On en est réduit aux conjectures. Aucun ancêtre masculin, ni du côté paternel, ni du côté maternel, ne porte ce prénom. Étymologiquement, il provient de l'allemand ancien, ou german, *adal*, qui signifierait « noble » et *funs*, « rapide », que l'on retrouve dans le verbe français « foncer ». Ce qui ne nous avance pas beaucoup. Même dans ses écrits les plus intimes, le poète n'y fera jamais allusion. Peut-être faut-il voir dans ce choix la marque de l'enseignement des chanoinesses : Alphonse de Liguori, fondateur, en 1732 à Naples, de l'ordre des Rédemptoristes, était alors très à la mode dans les couvents et les pensionnats ; au chapitre de La Salle, on le montrait en exemple de charité et on disait couramment la « prière dévotionnelle du chapelet des Cinq Plaies de Jésus » qu'il avait écrite en 1761. De là à considérer qu'il a peut-être inspiré le prénom du premier enfant d'Alix...

Des toutes premières années passées à Mâcon par le nourrisson et le jeune enfant, nous ne savons rien d'autre que les troubles causés à sa famille par les rumeurs colportées de Paris et par l'agitation révolutionnaire qui s'est rapidement diffusée dans la plupart des provinces.

Cela a commencé un an avant la naissance d'Alphonse, avec ce qu'on appellerait plus tard la « Grande Peur » de l'été 1789. Déjà accablés par les mauvaises récoltes de 1788, les paysans petits propriétaires de

presque toute la France avaient, à travers les cahiers de doléances, réclamé aux États généraux un allègement sensible de la fiscalité et des droits seigneuriaux. Puis les échos provenant des événements de Paris après le 14 juillet 1789 suscitèrent dans les campagnes des interprétations contradictoires mais surtout affolantes, accréditant le plus souvent la menace de complots aristocratiques ourdis contre le peuple afin de provoquer des famines. Des mouvements de panique se propagèrent aussi vite que des lignes de poudre enflammée et se traduisirent, durant la seconde moitié de juillet, par des jacqueries particulièrement violentes, notamment dans le Mâconnais. Rassemblés à la hâte et sommairement armés, paysans, mais aussi domestiques, petits artisans et boutiquiers, voire enseignants et auxiliaires de justice, se ruèrent à l'assaut des châteaux et des abbayes qui, pris par surprise, opposèrent peu, ou pas, de résistance. Certains croyaient sincèrement combattre en faveur de la justice du roi contre les fortunes locales, arrogantes et abusives. Les biens des Lamartine, nobles de trop discrète ampleur et qui, semble-t-il, entretenaient d'excellentes relations avec les plus modestes, échappèrent aux émeutes, à l'exception du saccage de leur petite propriété de Péronne dans le Haut-Mâconnais.

Voulant désamorcer le risque d'une « prise de la Bastille des campagnes françaises », l'Assemblée nationale, lors de la fameuse nuit du 4 août, abolit les droits seigneuriaux. Après quoi le calme revint et la justice châtia les auteurs de troubles. Dans un souci d'apaisement, vingt-cinq communes du Mâconnais, dont celle de Milly, envoyèrent une pétition à Paris pour réclamer une amnistie générale, qu'elles obtinrent par la loi du 22 mars 1791. Alphonse conserverait toujours en tête ce modèle de réconciliation.

Chez les Lamartine, on ne s'était ni bouché les oreilles, ni contenté de plaider l'apaisement. Jusqu'ici, Louis-François et, plus encore, ses trois fils, lecteurs des encyclopédistes, n'avaient pas vu d'un trop mauvais œil le mouvement des idées qui entendait donner à la vieille société française une couche de neuf.

Alphonse se souviendrait plus tard des penchants des siens à cette époque :

« Mon grand-père et mes oncles surtout avaient la sève de la révolution dans l'esprit. Ils étaient partisans passionnés d'un gouvernement constitutionnel,



d'une représentation nationale, de la fusion des ordres de l'État en une seule nation soumise aux mêmes lois et aux mêmes impôts. »

Peut-être, écrivant cela en 1849, a-t-il un peu exagéré les sentiments révolutionnaires des hommes de sa famille. Il ne fait en revanche aucun doute qu'ils désapprouvaient ces aristocrates apeurés qui allaient se réfugier derrière les frontières en emportant leur or sans se préoccuper du sort de ceux qu'ils laissaient derrière eux. Alphonse userait de termes sévères à leur égard :

« À cette époque, l'émigration n'était pas, comme elle le devint plus tard, un refuge contre la persécution. C'était une vogue universelle d'expatriation qui avait saisi la noblesse française. L'exemple donné par les princes devint contagieux. Ce fut une honte pendant un certain temps de rester là où était le roi de France. Il fallait un grand courage d'esprit et une grande fermeté de caractère pour résister à cette folie épidémique qui prenait le nom de l'honneur<sup>7</sup>. »

Ce dont le poète gratifierait son père. Le chevalier de Pratz avait d'abord applaudi à la décision de l'Assemblée nationale, votée le 13 août 1789, de décerner à Louis XVI le titre de « Restaurateur de la liberté française », puis à l'adoption, deux semaines plus tard, de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. De même que le chef de famille, il affichait sa confiance dans l'avenir des institutions réformées. Mais à partir des journées d'octobre, les choses s'emballèrent et l'on commença à redouter que le roi perdît le contrôle d'une partie de la situation. Tout au long de l'année 1790, vus de Mâcon, les événements de Paris inquiétèrent de plus en plus. La fièvre monta brutalement au cours de l'été et de l'automne. Le jour même de la naissance d'Alphonse, un décret de l'Assemblée nationale substituait le drapeau tricolore au fleurdelisé. Comme un signe du destin préfigurant l'épisode fameux de 1848.

En juin 1791, la fuite du roi et son arrestation à Varennes convainquirent Pierre de Lamartine que la monarchie légitime se trouvait désormais menacée. Il décida alors de passer l'été à Lausanne avec sa femme et son fils. Il ne semble pas que son intention fût d'émigrer, mais plutôt de réfléchir aux événements et à la façon de s'y impliquer,



surtout de faire prendre le bon air des Alpes au petit Alphonse dont on se préoccupait déjà de la santé délicate.

De ce séjour, nous ne savons presque rien, ni dans quelle maison il se déroula, sinon qu'elle se situait au bas de l'esplanade de Montbenon, avec une belle vue sur le lac Léman, ni à qui elle appartenait. Dans ses *Souvenirs et portraits*, publiés après sa mort, Alphonse évoque un voisin de jardin, l'historien anglais Edward Gibbon – auteur d'une *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* –, qui se serait pris pour lui d'une affection de vieillard, et que sa mère aurait autrefois connu dans l'entourage du duc d'Orléans. C'est ici que l'enfant fut sevré, fit ses premiers pas, « dans les allées sablées de gravier du lac<sup>8</sup> », et que l'on célébra son premier anniversaire. Selon une biographie anonyme de Lamartine, trois vieux messieurs allemands se seraient alors, tels de nouveaux rois mages, présentés à Alix pour lui annoncer que son fils était voué à une destinée exceptionnelle<sup>9</sup>. Lequel reprendra la légende dans son roman semi-autobiographique, *Raphaël*, publié en 1849.

Pendant que Lausanne prenait des allures de Bethléem, à Paris, l'Assemblée nationale enjoignait les émigrés de rentrer en France sous peine de confiscation de leurs biens ; Louis XVI opposa son veto à ce décret mais invita tout le monde, y compris ses frères, à regagner le royaume. S'ajoutaient à cela des bruits de plus en plus forts de guerre et de patrie en danger. On décida donc de se rapatrier. Les trois Lamartine quittèrent Lausanne au début de novembre et s'établirent, non à Milly, mais à Mâcon, dans la maison annexe de l'hôtel familial, là où Alphonse avait vu le jour. Alix accoucha alors d'un deuxième garçon, Félix, qui devait mourir deux ans et demi plus tard. Pierre resta auprès d'elle et de leurs deux fils jusqu'en mai 1792. Il se rendit alors à Paris, comme bon nombre d'anciens officiers, pour savoir où était leur devoir.

Pierre retrouva ainsi plusieurs camarades officiers de son ancien régiment, le Dauphin-Cavalerie, et participa, le 10 août, à la défense du palais des Tuileries contre les émeutiers. Il échappa au massacre grâce à l'intervention d'un sans-culotte, jardinier chez un beau-frère d'une sœur d'Alix, Pierre Henrion de Pensey. De retour chez lui, il apprit qu'une partie de sa famille – son père et sa mère, ses deux frères et ses trois sœurs – avait été chassée et emmenée à Autun par les gardarmes. Lui-même fut jeté en prison, mais à Mâcon, dans le couvent des Ursulines, vidé de leurs occupantes et transformé en lieu de détention

pour environ deux cents suspects. Sous bonne garde, Alix, Alphonse et Félix demeuraient de l'autre côté de la rue, dans la maison qui avait vu naître les deux garçons. Dans ses *Confidences*, le poète raconterait que son père, bénéficiant de la complicité d'un de ses geôliers, put correspondre avec son épouse, échanger avec elle des signes entre la fenêtre de sa cellule et un soupirail du grenier de sa maison, voire, ce qui paraît moins probable, tendre une corde au-dessus de la rue et, acrobatiquement, venir de nuit embrasser sa femme et ses enfants<sup>10</sup>.

C'est dans ces conditions de vie particulièrement difficiles qu'on apprit la formation de la Convention et l'abolition de la royauté le 21 septembre 1792, puis l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier 1793, enfin, en septembre, l'instauration de la Terreur. Dès lors, tout prisonnier politique sentit au-dessus de lui la menace de la guillotine et Pierre de Lamartine fut transféré à la prison d'Autun, sinistre présage. D'autant que son frère Jean-Baptiste, ayant refusé de prêter serment à la Constitution civile du clergé, fut, en novembre, condamné à la déportation et, en avril 1794, transféré à Rochefort afin d'être embarqué pour Cayenne. Demeurée seule à Mâcon, Alix multiplia les démarches auprès des représentants de la Convention, ces redoutables commissaires de la République qui exerçaient un pouvoir aussi absolu qu'arbitraire. Courageuse à la limite de la témérité, elle obtint des laissez-passer afin d'aller, à Lyon et à Dijon, plaider la cause des siens.

« Quelquefois, nous dit son fils, c'était un homme grossier et brutal, qui refusait même d'écouter cette femme en larmes et qui la congédiait avec des menaces, comme coupable de vouloir attendrir la justice de la nation. Quelquefois, c'était un homme sensible [...] mais que la présence de ses collègues durcissait en apparence. »

À Dijon, rapporte encore le poète, ils furent, sa mère et lui, reçus par Claude Javogues, venu mater en Bourgogne les débuts d'une insurrection dite fédéraliste à la suite de l'élimination des Girondins. En dépit de sa réputation sanguinaire, il se montra aimable, prenant le petit garçon de trois ans et demi sur ses genoux, et rassurant sa mère : « Ne crains rien, les républicains ont aussi des fils. » Puis, le laissant jouer avec son écharpe tricolore, il les complimenta à sa manière : « Ton enfant est bien beau pour un fils d'aristocrate, élève-le pour la